



U. 133

in 12°

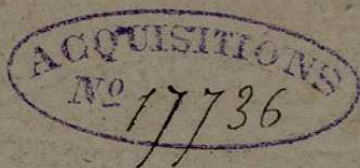
DENONCIATION
A M. LE RECTEUR
DE L'UNIVERSITÉ,

*D'une Thèse soutenue au Collège du
Cardinal LE MOINE.*

QUAND les écarts sont portés à un excès qui menace tous les bons principes, qui sape des vérités fondamentales, qui bouleverse toutes les idées reçues, celles sur-tout qui avoient toujours paru sacrées & inviolables, il n'est point d'homme instruit qui n'ait mission pour s'élever contre, pour dénoncer ces ravages à l'autorité qui peut seul y remédier.

Voilà, Monsieur, mon titre pour vous dénoncer une Thèse soutenue au Collège du Cardinal Le Moine le 25 Juillet de l'année dernière, sous la présidence du sieur Lange, qui prend la qualité de Licentié en Théologie; & je préviens le moment où ce scandale pourroit recommencer dans l'Université,

A



pour que vous travailliez à l'empêcher par tous les moyens que votre place vous met à même d'employer.

Je ne m'arrête qu'à quelques positions de cette Thèse ; l'une regarde l'Athéisme comparé au Polithéisme.

L'autre, l'influence de Dieu dans les actions de l'homme.

La troisieme, les idées innées.

La premiere qui peut paroître la moins dangereuse en elle-même annonce cependant peu d'idées des rapports qui unissent l'homme à la Divinité.

La seconde est certainement, par son énoncé seul, la plus révoltante dans tous les sens possibles.

La troisieme entraîne les plus dangereuses conséquences relativement aux dogmes de la Religion.

1°. On pourroit regarder comme une controverse assez peu intéressante cette question spéculative sur le plus ou le moins d'injure que fait à la Divinité, ou l'Athéisme qui ne connoît point de Dieu, ou le Polithéisme qui en adore plusieurs. Il est pourtant très-vrai que la préférence que la Thèse donne à l'Athéisme est très-déplacée par elle-même, & encore plus dangereuse dans un

temps, où malheureusement cette affreuse opinion n'est que trop répandue; & où tant d'incrédules même qui reconnoissent une Divinité, la regardent comme si elle n'existoit pas, relativement à l'univers dont ils l'isolent, puisque cette Divinité le laisse errer au hasard sans se mêler de ce qui s'y passe.

La Théologie Païenne qui multiplioit les Dieux qui partageoit leur puissance en leur assignant différens départemens, étoit sans doute insensée; mais au moins elle reconnoissoit une Divinité qui regle tout, dans le monde qui est son ouvrage, une providence qui préside à tout, un maître qui juge tout, pour le récompenser ou le punir. Elle soumettoit l'homme à la Divinité, & lui apprenoit à en dépendre; elle l'y tenoit attaché par l'espérance & par la crainte, par les prières & les vœux, par ses besoins & sa reconnoissance. Mais l'Athéisme rompt toute communication entre l'homme, & un Être supérieur de qui il ne tient rien, à qui il ne doit rien, de qui il n'a rien à attendre ni à redouter. Si cette Divinité existe, l'Athée qui la méconnoît, qui la brave, l'outrage tout autrement que l'Idolâtre qui

la multiplie , parce que son essence unique & infinie accable son intelligence, & lui paroît incompréhensible.

Or , l'impiété de nos Sophistes modernes rentre dans cet Athéisme pratique ; ils croient bien une Divinité , mais ils ne la mettent de rien ; ils ne lui rendent aucun culte & n'attendent rien d'elle ; ils ne peuvent comprendre qu'une même intelligence descende dans le détail immense des temps , des saisons de la production des grains , de la formation & de la conservation des animaux , des plus vils insectes ; ou qu'elle s'abaisse jusqu'à se mêler des pensées , des desirs & des actions des hommes : & comme leur esprit nécessairement borné se confond à la vue de cette multiplicité infinie d'objets compliqués , & que le soin d'y veiller dans le dernier détail leur paroît impossible dans l'exécution , ou indigne de l'Etre suprême , au lieu de lui faire partager ces soins , ils aiment mieux en decharger la Divinité , & abandonner tout à la fortune , à l'industrie humaine , au hasard , ou à un mot encore plus vuide de sens la nature. Ces Théistes , avec leur idée bizarre de Divinité , sont donc plus inexcusables que les

Païens , ils détruisent la Religion jusque dans sa racine , rompent tous les nœuds qui lient la créature à son créateur & abolissent toute idée de vertu & de devoir.

Mais c'est favoriser jusqu'à un certain point cette impiété , c'est au moins la rendre moins odieuse , que d'affirmer que l'Athée outrage moins la Divinité que l'Idolâtre ; c'est rassurer en quelque maniere le Dèiste qui n'en approche que trop , en le déchargeant de l'injure faite à Dieu , dont il semble reconnoître l'existence. Je me borne à ces réflexions sur cet objet pour passer aux autres plus importants (a).

L'Influence de Dieu dans les actions humaines.

LA seconde position qui est infiniment plus intolérable que cette première , est ainsi conçue : *An & quâ ratione Deus in hominum actiones influat , nondum solvat qui potest.* Ainsi l'Auteur commence par laisser à douter si Dieu influe en aucune maniere dans les actions de ses créatures , *an influat.* Mais bientôt passant du doute à une assertion

(a) Ce point est traité supérieurement par le savant Editeur de Plutarque , à la tête du traité des Superstitions.

positive, il assure qu'il n'y influe ni par une motion physique ni même par un simple concours. *Nobis non videtur aut physice præmovere, aut concurrere.*

Jusqu'à présent on a pu être partagé sur la nature de l'action de Dieu relativement aux opérations des creatures libres, sur l'influence plus ou moins immédiate qu'il peut y avoir. Parmi les Philosophes plusieurs n'ont voulu donner à Dieu qu'un simple concours qui aide & accompagne l'action. D'autres ont reconnu la nécessité d'une motion prévenante qui agit sur la détermination même de la volonté. Ceux-ci ont voulu que cette motion fût physique, ceux-là l'ont bornée à une influence morale; mais jamais il n'est venu dans la tête d'un homme raisonnable, d'un Philosophe quelconque, de reconnoître un Dieu, & de l'isoler tellement des actions humaines, qu'il n'y eut aucune part; d'imaginer que le monde matériel fut gouverné par sa providence, & que le monde des esprits pût être totalement hors de son empire. Jamais on n'avoit mis en question s'il se mêloit de nos actions, ou si les déterminations de volontés qu'il a créées, étoient tellement indé-

pendantes de son concours, qu'il n'y touchât pas du bout du doigt. Il étoit réservé à un Professeur de l'Université de mettre d'abord cet objet au rang de ces questions frivoles qui ne méritent pas d'occuper un esprit solide, & qu'il faut abandonner aux oisifs qui aiment à perdre le temps en de vaines spéculations, & ensuite d'affirmer positivement que ni prémotion ni concours ne doivent être admis.

Une pareille assertion est, j'ose le dire, une insulte à la raison & un attentat contre la Religion : elle choque également & les lumières d'une saine philosophie, & tous les principes de la révélation. Elle annonce trop hautement au moins un Scepticisme intolérable, pour qu'on puisse voir sans indignation que dans une Université Catholique, dans un Royaume Chrétien, des maîtres soient assez téméraires pour corrompre ainsi l'enseignement, & préparer les voies à l'irréligion. Car, ôter à Dieu toute influence sur les actions humaines, c'est tout-à-la-fois lui ôter toute science de l'avenir, soustraire même à sa connoissance le présent qui lui devient étranger, anéantir sa providence, donner à

la créature le pouvoir inoui de contrarier, d'empêcher même tous les vœux de l'Etre souverain, en faire une divinité impuissante, sans cesse aux ordres de foibles mortels, qui peuvent déconcerter tous ses desseins.

Quelques réflexions simples, Monsieur, vont vous convaincre qu'un pareil système contredit absolument tous les attributs de la Divinité, n'en fait plus qu'un automate absolument étranger à l'Univers, qui n'y opère rien, qui n'y peut rien opérer, qui ne le connoît même pas.

Science de
Dieu.

Notre Philosophe convient que Dieu connoît tout, même les déterminations futures des volontés libres *futurorum etiam liberorum præsciis*. Mais cette Thèse est inalliable avec celle qui refuse à Dieu la moindre influence sur les actions humaines, parce qu'il lui est impossible de les connoître s'il n'y entre pour rien.

Citons d'abord au sieur Lange l'autorité d'un Philosophe qui en métaphysique en vaut bien un autre; c'est Mallebranche. Comment s'y prend-il pour combattre ceux qui nient la création comme impossible? Il établit ce principe « que

» Dieu ignoreroit même qu'il y ait une
 » matiere s'il ne l'avoit pas créée. Si la
 » matiere est incréée, dit-il, Dieu ne
 » peut ni la mouvoir ni en faire aucune
 » chose. Car Dieu ne peut remuer la
 » matiere ^{sans} ~~sous~~ la connoître, & Dieu ne
 » peut la connoître, s'il ne lui donne
 » pas l'être. Car Dieu ne peut tirer sa
 » connoissance que de lui-même ; rien
 » ne peut agir en lui, ni l'éclairer. Si
 » Dieu ne voyoit donc point en lui-
 » même, & par la connoissance qu'il a
 » de ses volontés, l'existence de la ma-
 » tiere, elle lui seroit absolument incon-
 » nue. Il ne pourroit donc point l'ar-
 » ranger avec ordre, ni en former aucun
 » ouvrage. Or tous les Philosophes con-
 » viennent que Dieu peut remuer les
 » corps..... Ils doivent donc reconnoître
 » qu'il a créé la matiere, s'ils ne veu-
 » lent pas le rendre impuissant & igno-
 » rant : ce qui est corrompre l'idée qu'on
 » a de lui, & nier son existence. (Médit.
 » chap. N^o. 3. 5.)

Cette idée très-simple mérite d'être
 développée ; & comme il paroît que
 le Professeur, quoique se mêlant d'en-
 seigner la métaphysique, n'en a pas
 même les élémens, il faut le mettre

sur la voie, & le ramener aux vraies notions de la matiere.

Il n'est que deux manieres dont Dieu puisse connoître les vœux futurs des créatures libres, ou dans lui-même ou dans les volontés créées. Or cette seconde maniere est tout à la fois & indigne de Dieu & métaphysiquement impossible. Elle est indigne de Dieu, parce qu'elle le feroit sortir de lui-même & le rendroit dépendant de sa créature. Il faudroit que celui qui est la lumiere des esprits, la sagesse de toutes les intelligences, eut recours à elles pour connoître leurs déterminations futures, qu'il les consultât, qu'il étudiât en quelque maniere leurs vœux, pour les connoître. Il ne seroit plus à lui-même sa propre lumiere, sa propre sagesse; les volontés créées seroient un moyen nécessaire pour lui, un miroir dont il auroit besoin pour y voir ce qu'il ne trouveroit pas en lui-même dans son essence ou ses décrets. Et comme la connoissance en Dieu est sa perfection, son être, est lui-même, il le tiendroit de la créature; quelle idée basse donneroit de la Divinité une aussi injurieuse prétention!

Mais d'ailleurs il est même impossible que Dieu connoisse par les volontés créées, leurs vouloirs futurs. Car il ne peut les voir que de deux manieres, ou dans le fond même de la volonté humaine, ou dans ses déterminations actuelles. Prétendre qu'il les voit dans le fond même de leurs volontés, dans la faculté de la créature capable de vouloir, feroit une absurdité. Car il ne peut voir en elle que ce qui y est, des vouloirs possibles, une capacité de vouloir, puisqu'il n'y a que cela avant l'exercice même de cette faculté. Il faut donc qu'il voie ces vouloirs dans la détermination même de la volonté à tel ou tel acte, mais cette détermination n'y est pas, & on ne voit rien dans le néant; elle peut même n'y jamais être. Car la volonté étant indifférente à une détermination plutôt qu'à une autre, le vouloir futur de faire tel acte ou de faire le contraire, d'aller dans un lieu, ou de n'y pas aller, n'existe pas dans une volonté indéterminée. Ainsi en admettant même une volonté, une faculté voulante actuellement existante, quelque parfaite qu'on suppose l'intelligence en Dieu, il

est évidemment impossible qu'il y voie ses déterminations futures. Car plus il connoît parfaitement cette faculté, plus il doit la voir telle qu'elle est, autrement sa connoissance ne seroit pas conforme à son objet. Or cette volonté n'étant pas plus déterminée *actu*, à tel vouloir qu'à tel autre, à tel acte plutôt qu'à un tout opposé, il n'y peut voir qu'une faculté égale, un pouvoir indifférent : mais telle détermination future & non telle autre, il ne peut l'y voir, parce que celle-ci n'y est pas plus que celle-là. En un mot Dieu ne peut connoître dans les volontés que ce qui y est ; leurs vouloirs futurs ne peuvent y être que de deux manières, ou comme existants *actu*, ou comme existants dans leur cause. *Actu* ils n'existent point puisqu'on les suppose futurs : ils n'existent pas plus dans leur cause, puisque cette cause est indéterminée à l'un ou à l'autre. Ainsi en examinant les volontés seules, Dieu n'y voit point telle détermination future, plutôt que telle autre, parce que l'une n'y est pas plus contenue que l'autre.

De ces vérités évidentes résulte encore plus évidemment cette conséquence,

que Dieu ne peut voir qu'en lui-même les déterminations futures des créatures libres. S'il les voit en lui-même, il les voit dans la part qu'il veut y avoir, dans ce qu'il opérera pour qu'elles aient lieu. Or quelle part peut-il y avoir, si, comme le prétend votre Professeur, il n'influe aucunement dans les actions humaines ?

Remarquez, je vous prie, que je ne décide pas la maniere dont il y influe, si c'est par une motion physique comme le prétendent les Thomistes, ou de toute autre maniere. Ce que je dis, c'est que si Dieu n'entre pour rien dans ces actions, ces déterminations, il est de toute impossibilité qu'il les connoisse.

Je n'imagine pas que l'Auteur de la These veuille sauver la science de Dieu par cette inintelligible chimere, que n'y ayant point en Dieu de futur, tous les êtres lui sont présens par une éternelle coexistence, qu'ainsi les déterminations futures des créatures lui sont connues par cette présence. Cette idée se détruit d'elle-même. Car Dieu & la créature étant deux êtres très-distincts, pour que Dieu connoisse telle détermination d'une volonté créée, il ne suffit

pas qu'elle soit présente à son être, il faut qu'il soit averti de sa présence. Or il ne peut l'être que de deux manières, ou parce qu'il opere sur elle, ou parce qu'elle opere sur lui. La seule présence sans communication n'apprend rien, par cette raison que toute intelligence étant un être simple, tout ce qui n'est point son être est absolument séparé d'elle. Ainsi la seule présence substantielle ne formant point de communication entre deux êtres, il ne peut y en avoir que par l'action de l'un sur l'autre. Pour que Dieu soit averti de la présence d'une détermination, il faut donc ou qu'elle agisse sur lui, ou qu'il agisse sur elle. Rejetez l'action de Dieu, reste celle de la créature sur Dieu qui recevra d'elle la connoissance de ses volontés. Or c'est l'absurdité la plus irréligieuse que de prétendre que la créature opere sur Dieu même. Il est pourtant très-vrai que sans cette opération, la détermination, le vouloir créé fera par rapport à Dieu comme s'ils n'étoient pas : de manière que pour ne point vouloir admettre une action de Dieu sur la créature, on est obligé de soutenir une extravagance, savoir l'action

de la créature sur Dieu, à qui elle donne la connoissance qu'il peut avoir de ses déterminations.

Aura-t-on recours à une autre ressource, & dira-t-on que Dieu voit la détermination future dans son essence qui étant immense, infinie, lui représente tous les êtres? Mais ce moyen est aussi inefficace que le précédent. Car quoiqu'il soit vrai que Dieu voit en lui-même toutes les créatures, il ne peut les y voir qu'autant qu'elles y sont & comme elles y sont. Il peut les y voir possibles, parce que cette possibilité y est, en tant que l'infinité de son être est plus ou moins participable par des êtres finis. Il ne peut les y voir comme existantes que dans la volonté de les rendre telles en les faisant sortir de la simple possibilité. Il ne voit donc telle créature comme existante que dans le décret de la tirer du néant. Mais cette créature existante avec tel vouloir, il est impossible qu'il la voie dans son essence, parce qu'elle lui présente cette créature comme pouvant être, & (en supposant qu'elle soit) sans aucune détermination, mais comme susceptible de toutes, dans un parfait équilibre pour telle ou telle détermination; & qu'il

est impossible de voir une détermination dans une volonté indéterminée de sa nature ; que dans la faculté de vouloir absolument égale de deux individus possibles, dont l'une pourra s'exercer d'une manière toute opposée à l'autre, l'essence divine seule ne peut pas présenter à Dieu deux déterminations opposées. Ainsi ne pouvant les voir, ou que dans la faculté, ce qui est impossible, ou dans lui-même, c'est-à-dire, dans la part qu'il aura à telle détermination plutôt qu'à telle autre ; il est évident que l'influence qu'il veut avoir, & qu'il voit qu'il aura dans l'action future de la créature est le seul moyen qui puisse la lui faire connoître. Or la Thèse excluant cette influence anéantit visiblement cet attribut de la Divinité, sa toute science.

Loin de nous ces spéculations injurieuses à la Divinité. Dieu ne tient rien que de lui-même, parce qu'il est à lui-même sa science, sa lumière, & que les créatures ne sont par elles-mêmes que néant & ténèbres. Tout leur être, toute leur réalité ne venant que de Dieu, il ne les connoît que comme ses ouvrages. Il voit en elles ce qu'il y a mis, S'il connoît le passé c'est qu'il

voit ce qu'il a déjà opéré; s'il connoît l'avenir, c'est qu'il fait ce qu'il doit opérer un jour. Il voit tout en lui-même, la nature des choses, les propriétés des êtres dans son essence, leurs déterminations dans ce qu'il y doit opérer, dans la part qu'il a arrêté d'y avoir : en sorte qu'il voit tout cela en lui-même, & que finalement tout se réduit à la connoissance de lui même.

Ce système détruit également toutes les notions que la raison même nous donne de cette providence universelle, inséparable de l'idée d'une Divinité sage, qui ne peut laisser aller au hasard le monde qu'elle a créé. Providence

Qu'entendons-nous par providence? Il ne peut y avoir à cet égard de contestation : nous concevons une puissance éclairée, toujours en action, qui regle tout, qui arrange tous les événemens qui les place chacun dans son rang, qui gouverne tous les êtres par une suite d'opérations sûres, en sorte qu'il est impossible qu'elle soit arrêtée dans ses desseins, parce que des obstacles efficaces annonçeroient un être plus puissant qui enchaîneroit l'Ordonnateur universel. Cette providence suppose une

fin, & des moyens pour y arriver. Or dans ces moyens entrent des êtres purement matériels & des volontés libres. Les uns & les autres concourent chacun à leur manière, à mille événemens, & doivent y concourir de telle sorte que la providence puisse en disposer : autrement elle ne pourra jamais être sûre de la fin si elle n'a pas en main les moyens.

Supposons pour un moment que Dieu n'eut aucun empire sur la matière, qu'elle se remuât d'elle-même, il est clair qu'il ne seroit nullement le maître des événemens auxquels les mouvemens de la matière devroient concourir comme cause. De même ôtez lui l'influence sur les volontés libres il ne les a plus à sa disposition comme causes d'événemens. Il n'est plus assuré de rien, tous ses desseins peuvent être arrêtés, ses plans bouleversés, les fins que la providence s'est proposées, rendues inefficaces, & l'Univers entier livré à un conflit d'Agens contradictoires, qui se combattent mutuellement, se détruisent l'un l'autre. Il faut dénaturer toutes les idées pour ne pas sentir que rien ne peut être arrangé sur un plan suivi, ni s'exécuter infailliblement, s'il n'y a pas une

correspondance d'action entre Dieu & les créatures libres. Or où sera cette correspondance si les déterminations de ces créatures, leurs vouloirs, leurs actions sont indépendantes de l'influence du proviseur universel? Restera le hasard ou la fatalité.

Répondra-t-on que Dieu connoît toutes les déterminations libres tous les vouloirs futurs de ses créatures, & qu'il combine sur cette connoissance les mouvemens qu'il doit imprimer à la matiere? Mais outre que je viens de démontrer cette connoissance impossible dans le systême de la These; ne voit-on pas qu'alors ce sont les volontés créées qui ordonnent, qui déterminent, & que Dieu n'a plus que la manœuvre de l'exécution? Or est-il systême plus insensé, plus injurieux à Dieu, plus destructif de toutes idées de providence, qui ne peut être que celle d'un être qui ordonne, qui gouverne; puisqu'on réduit Dieu à la fonction la plus basse, à une opération secondaire, tandis que la créature tient le gouvernail & agit en premier? En un mot les desseins de Dieu sur les hommes, tout ce que la providence veut opérer & à quoi ils

concourent, ne peut s'arranger à moins que ces hommes ne se déterminent à le vouloir, & Dieu ne réussira pas sans cette détermination. Si donc il n'a pas d'influence sur cette détermination, il faut qu'il soit redevable à la créature du succès de ses desseins, parce qu'il sera dépendant de causes sur lesquelles son action n'a point de prise. Et ce sont des maîtres qui se disent chrétiens, Licentiés en Théologie, c'est-à-dire, revêtus du droit de l'enseigner, qui débitent froidement de pareils blasphêmes ! Voilà où aboutissent tous ces systèmes orgueilleux, qui en voulant rendre l'homme, parce qu'il est libre, indépendant de Dieu même, dégradent l'être souverain, avilissent sa majesté, détruisent sa providence, le rendent comme étranger à cette région immense des esprits, le réduisent à ne s'intéresser à leurs opérations que pour en être l'impuissant spectateur, ou n'agir que d'après leurs ordres : système qui mettant toute la force, la décision du côté de la créature, & la foiblesse du côté de Dieu, le forcent, s'il veut réussir dans ses conseils, à étudier les mouvemens d'une puissance souveraine qui se détermine en maître, & tient dans

sa main les ressorts de la providence toujours asservie aux déterminations indépendantes & préalables des volontés créées.

Laissera-t-on introduire dans l'Université des erreurs aussi intolérables qui anéantissent totalement cette providence, le premier fondement de la Religion, le lien le plus naturel, le plus intéressant qui puisse attacher les hommes à leur auteur ? Si notre Licentié avoit un peu plus étudié les Livres saints , il y auroit vu que tous les Livres historiques bien différens en ce point des Histoires humaines, semblent avoir eu pour but de faire disparoître les agens subalternes, pour ne laisser voir que le premier moteur, que Dieu, cause souveraine des événemens. Les Ecrivains sacrés rendent la Divinité continuellement présente aux yeux, les convainquent par une foule d'événemens qu'il voit tout, qu'il préside à tout, qu'il dispose de tout : ils le montrent appelant la famine, la guerre, la contagion ; mesurant leurs coups, marquant les têtes qu'elle veut épargner ; accordant la prospérité, les succès, la paix ; opérant tout cela, non-seulement par son pouvoir sur les

causes nécessaires, mais en exerçant un empire invisible sur les causes libres ; influant dans les mouvemens intimes des volontés ; les dirigeant, les tournant à son gré d'une main douce & légère, mais certaine & infaillible ; donnant aux uns la prudence, les vues salutaires, la fécondité des expédiens, & le courage pour les exécuter : ôtant aux autres la prévoyance, le discernement des moyens utiles, les abandonnant à l'irrésolution, au découragement, & faisant servir les passions mêmes & les vices des méchans à l'accomplissement de ses justes décrets. Que l'Auteur de la These accorde, s'il le peut, ces idées avec son système !

Il lui sera également impossible de l'accorder avec les prédictions multipliées dans les Livres saints, prédictions d'événemens qu'il est impossible à Dieu de faire annoncer d'avance s'il n'est pas sûr de la réussite : & il ne peut pas en être assuré s'il n'a pas l'influence la plus immédiate, la plus puissante sur les volontés humaines.

Et qu'il ne dise pas qu'il n'a traité cette question qu'en Philosophe & non en Théologien ; je lui répondrois avec Fénelon, que nous devons prendre garde

d'admettre comme Philosophes ce que nous devons ensuite réprover comme Chrétiens. Or, qu'il ouvre les Livres saints, & qu'il parcourre cette multitude de prophéties si précises, si circonstanciées, & qu'il voie comment il pourra les faire quadrer avec son système. Je me borne à un très-petit nombre.

Dieu voulant punir David, lui fait annoncer par son Prophète ce châtiment futur. Il fait plus, il lui laisse le choix de trois fléaux, ou la famine pendant trois ans, ou la peste pendant trois jours, ou la guerre pendant trois mois, avec la honte de fuir devant ses ennemis. Que David eut préféré le fléau de la guerre; Dieu le lui faisant annoncer comme certain dès-là qu'il l'auroit choisi, que votre Professeur nous apprenne comment Dieu pouvoit faire réussir sa prédiction. Il falloit que tout-à-coup les peuples voisins vaincus dans la guerre précédente & qui n'étoient nullement tentés de la recommencer, formassent le projet humainement déraisonnable d'attaquer David. Ce n'est pas tout, il falloit que les troupes d'Israel, jusqu'à ce moment invincibles, perdissent le courage, l'intrépidité, fussent livrées à la

timidité , à la consternation , jusqu'à prendre la fuite ; que leurs ennemis toujours vaincus fussent subitement revêtus d'une valeur nouvelle , qui jusques-là leur avoit été étrangere ; & qu'au bout de trois mois juste chacun reprit ses anciennes dispositions & perdit celles qu'il n'avoit que par emprunt & pour un tems. Il faut fermer les yeux à l'évidence , pour ne pas sentir quelle multitude d'agens libres il a fallu remuer pour une pareille révolution.

Nabuchodonosor étoit le Prince que Dieu avoit choisi pour l'instrument de ses vengeances contre le peuple Juif si long-tems rebelle au Seigneur. Avant qu'il se mette en marche , Dieu fait annoncer par Ezechiel qu'il s'arrêtera à la tête d'un chemin qui se partage en deux routes , dont l'une conduit à la Capitale des Ammonites & l'autre à Jérusalem ; qu'incertain sur quelle Ville il portera d'abord sa vengeance , il prendra deux flèches , qu'il écrira sur l'une Rabbath , & sur l'autre Jérusalem , qu'il les mêlera avec beaucoup d'autres , & qu'il mettra la main sur celle qui porte le nom de Jérusalem. Il ajoute qu'il interrogera ses idoles , qu'il consultera
ses

les augures & que tous décideront pour aller à Jérusalem. Je voudrois bien que le fleur Lange m'apprît comment Dieu fait annoncer des détails aussi minutieux, aussi peu susceptibles d'être prévus, & comment ils peuvent s'exécuter sans qu'il y manque la moindre circonstance : & cela par des volontés libres, par des vœux même de caprice, de fantaisie, si Dieu n'a aucune action sur les volontés (Ezechiel. chap. 21.).

Le Roi de Jérusalem serré de près pense à échapper à Nabuchodonosor. Quel moyen imaginera-t-il ? Dieu charge Ezechiel déjà transporté à Babylone, de l'apprendre par avance aux compagnons de sa captivité. Ce Prophète par un langage d'action, se prépare comme pour un départ, reçoit ordre de faire un trou à la muraille de sa maison, de sortir par ce trou quand la nuit sera avancée, après s'être bandé les yeux, & de faire tenir des hommes dehors pour le recevoir au passage : & Dieu lui révèle que voilà ce que fera Sédécias. Ce Prince éloigné de plus de deux cents lieues, qui ignore cette prédiction, voyant le vainqueur maître d'une partie de la Ville, ne pense qu'à fuir. Ses Officiers

imaginent de percer la muraille du jardin, d'y faire passer le Roi; & comme elle étoit défendue par un fossé très-escarpé, de placer le long de l'escarpement des hommes robustes pour le recevoir sur leurs épaules, & afin que le danger ne l'éblouisse pas, de lui bander les yeux. Qu'on essaye encore un moyen de faire prédire & exécuter cet ensemble d'opérations bizarres par un être qui ne peut rien sur les volontés.

Ce même Prophete avoit dit que ces précautions seroient inutiles, que Sédécias seroit pris, qu'il *seroit emmené à Babylone, mais qu'il ne la verroit pas*. Avant l'événement on auroit trouvé de la contradiction dans ces deux parties de la Prophétie; mais Dieu fait bien les accorder. Nabuchodonosor charge Sédécias de chaînes, lui fait crever les yeux & le tient en prison jusqu'à sa mort, & cela sans que Dieu ait pû le moins du monde agir sur son esprit, sa volonté; au moins le prétend-t-on ainsi dans l'Université. (Ezech. ch. 12 & 17.)

Après que Nabuchodonosor a vaincu & emmené les Juifs en captivité, Dieu fait annoncer par Jérémie, que ce Prince subjuguera aussi les Rois voisins, d'Edom,

de Moab, de Tir, de Sidon, & qu'ils lui seront assujettis, à lui, à son fils & à son petit-fils. Il faut donc qu'il pense à attaquer ces peuples ; que ceux-ci contre tous leurs intérêts refusent les conditions qu'il leur offroit, que leur asservissement ait précisément la durée marquée, & qu'au moment précis tout change.

Le petit nombre de Juifs resté, en Judée, où ils pouvoient demeurer tranquilles, forme le projet de se réfugier en Egypte pour se mettre sous la protection de ce puissant Empire. Le Prophète Jérémie veut les en détourner, ils ne l'écoutent pas. Alors il leur annonce qu'ils y seront poursuivis, que Dieu *va appeller le Roi de Babylone*, qu'il ravagera l'Egypte & qu'il y fera périr ceux qui s'étoient flattés d'y trouver une sûreté ; & tout cela s'exécute ponctuellement, & cependant ce Dieu *qui appelle Nabuchodonosor* ; c'est-à-dire, qui lui inspire la pensée, le dessein de porter ses armes contre l'Egypte, qui promet le succès & effectue sa promesse, n'a pas la plus petite influence sur les volontés. (Jérem. chap. 43.)

Mais voici qui est encore plus ex-

tra ordinaire : mille raisons d'Etat devoient engager le Roi de Babylone à ne pas laisser tant de belles Provinces qu'avoient occupé les Juifs, incultes & désertes, & leur intérêt devoit les porter à imiter la conduite des Rois de Ninive, qui avoient peuplé & cultivé le pays des dix Tribus, après les avoir transportées en Assyrie. Mais Dieu avoit annoncé par son Prophete que les Villes de Judée demeureroient vacantes, les maisons vuides pour recevoir leurs anciens maîtres, au retour de la captivité, que la terre demeureroit en repos. Et en conséquence il empêche le Roi de Babylone de suivre les regles de la plus commune politique ; il lui inspire la résolution de laisser vacant un pays qu'il a promis de rendre à Judas, après le terme précis de sa pénitence. Les peuples voisins eux-mêmes, pleins de jalousie & de haine contre les Juifs ne pensent point, contre toute raison, à s'emparer d'une seule de leurs Villes quoiqu'abandonnées. Dieu retient invinciblement toutes ces volontés, & son pouvoir seul couvre son héritage & le défend contre les entreprises des étrangers. Et voilà ce Dieu à qui nos doctes

Professeurs ne donnent aucun empire , aucune action sur les volontés créées.

Après avoir subjugué l'Egypte , la politique , le bon sens vouloient que Nabuchodonosor pousât ses conquêtes jusques dans l'Ethiopie limitrophe de l'Egypte. Ce pays trembloit à la vue de ce conquérant & le regardoit déjà comme maître de ses Provinces. Mais elles n'étoient pas comprises dans la commission dont Dieu l'avoit invisiblement chargé sans qu'il le connût. Jérémie avoit dit que le glaive ne lui avoit point été donné contre ce Royaume. En conséquence Dieu arrête toute idée de conquête dans le Roi de Babylone , & l'ambition la plus démesurée ne franchit pas la limite précise qui a été fixée à ses projets. Que l'on explique ces faits , invraisemblables suivant les regles ordinaires , quand on mettra en These que Dieu n'agit point sur les volontés.

Enfin Dieu a arrêté de faire cesser après 70 ans , la captivité du peuple Juif ; mais comment s'en explique-t-il en le faisant annoncer d'avance par ses Prophetes ? Est-ce en hésitant ? est-ce avec l'incertitude d'un Etre qui dépend de volontés créées , dont il ne soit pas le

maître ? Que le sieur Lange l'entende ,
 & qu'il y apprenne à réformer ses idées.
 « Qui prétend me ressembler , dit le
 » Seigneur ? qu'il appelle l'avenir avant
 » qu'il soit , qu'il l'annonce avant qu'il
 » arrive : C'est moi qui ferai revenir
 » mon peuple : je dirai au Septen-
 » trion , Rends - le - moi ; & au Midi ,
 » Ne mets point d'obstacle à son retour ;
 » à tous les Princes , loin de vous op-
 » poser à leur sortie , vous ferez vous-
 » même les conducteurs de mes fils &
 » de mes filles ; j'accomplirai ce que je
 » fais prédire , *je l'ai dit & je le ferai.*
 » Je dis aux Villes de Juda : Vous se-
 » rez rebâties. Je dis à l'abîme : Epui-
 » se-toi (1) ; je dis à Cyrus : C'est à vous
 » que je confie mon troupeau ; c'est
 » vous que je charge d'exécuter mes
 » volontés ». Voilà un ordre intimé à
 Cyrus , deux cens ans avant sa naissance ,
 & Cyrus l'exécutera sans savoir qu'il est
 sous la main d'un Maître tout-puissant
 qui remue son esprit , sa volonté , qui
 tourne ses pensées vers tel objet , qui

(1) On fait que Cyrus imagina pour entrer
 à Babylone , de détourner le cours de l'Euphra-
 te , & Dieu annonçoit qu'il lui inspireroit cet
 expédient.

se sert de son ambition même pour la diriger contre tel peuple plutôt que contre tout autre. (Isai chap. 43 45.) Quand on lit ce langage des Prophetes, peut-on ne pas avoir pitié de ces esprits étroits, qui, parce qu'ils ne conçoivent pas la maniere dont Dieu agit, dont il remue les ressorts des volontés libres, sans nuire à leur liberté, trouvent plus court de nier son action, au lieu de reconnoître de bonne foi leur ignorance.

On connoît aisément combien je pourrois multiplier de pareils exemples; mais je veux être court, & ceux-là suffisent pour montrer avec quelle témérité la These contredit les autorités les plus respectables.

Idées innées.

Reste à examiner cette autre These qu'il n'y a pas d'idée innée, que l'ame reçoit toutes ses idées des sens, dans le sens de Locke. *Omnes ideas haurit mens à sensibus ad mentem Lockii, nullæ ergo ideæ innatæ.*

Locke que nos Philosophes modernes prennent pour leur oracle, a remis en vigueur ce principe d'Aristote qu'il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait auparavant passé par les sens, *nihil est intel-*

lectu quod non prius fuerit in sensu.
 C'est cette fausse maxime que Locke cherche à établir dans tout le premier chapitre de son Traité de l'Entendement humain. Ainsi il n'y a point d'idées dans l'ame d'un enfant jusqu'à ce que l'action des corps extérieurs y ait introduit, par le moyen des sens, la première pensée, qui doit être comme le premier anneau de toutes les connoissances qu'il acquerra dans la suite.

Mais cette première idée suppose l'existence préalable de l'ame ; l'ame est donc créée sans aucune connoissance & sans aucune idée ; la pensée ne lui est donc point essentielle, puisqu'on peut la concevoir existante, & par conséquent avec tout ce qui appartient à son être, sans cependant qu'elle ait la plus légère idée. Il faut nécessairement que votre Philosophe avoue cette conséquence avec son maître, & qu'il dise comme lui, que l'ame alors est comme une table rase, *tabula rasa*, c'est son expression.

Il est bien étonnant que des Philosophes, licentiés en Théologie, admettent un pareil système, qu'Aristote lui-même, qu'ils n'entendent pas, n'a jamais admis, & qui entraîne après lui les plus af-

freuses conséquences, sur-tout dans l'ordre moral & religieux.

1^o. C'est renverser absolument la spiritualité de l'ame : car enfin qu'est-ce que cet Etre, capable à la vérité de recevoir des idées, mais qui n'en porte aucune dans son fond, qui peut les recevoir toutes, mais à qui elles sont toutes accidentelles ? L'ame peut avoir des idées, mais il ne lui est nullement essentiel d'en avoir réellement ; ainsi elle peut être conçue existante sans connoissance & sans amour. Tous les actes spirituels sont des biens dont elle est susceptible, qui l'ornent, l'embellissent, mais qu'elle ne possède, pour ainsi dire, qu'à titre de décoration, dont elle peut être privée sans rien perdre de ce qui lui est propre, sans lesquels elle peut exister, & existe même, tant qu'elle n'a pas senti l'impression des sens. Je le demande à tout esprit sensé, à tout homme qui raisonne, comment on pourra établir la spiritualité d'un être à qui les actes spirituels sont étrangers & accidentels à sa nature.

Locke l'a bien senti ; aussi n'a-t-il pas craint d'avouer qu'il y auroit de la témérité à affirmer *que le fond de l'ame*

est immatériel & n'est point étendu. En effet, ne pouvant connoître notre ame que par ses vœux, ses connoissances, ses amours; si aucun de ces actes spirituels ne lui est essentiel, on ne peut plus savoir si elle-même l'est, & delà il est évident qu'il n'y a qu'un pas au plus grossier matérialisme.

Mais ce qui montre l'absurdité du système de Locke, c'est la contradiction même de ses idées; car il avoue que les pensées, les connoissances de l'ame sont des modifications purement spirituelles, & qui ne peuvent avoir les propriétés de la matiere. L'étendue est donc également incompatible avec la substance même de l'ame, puisque les modifications d'une substance ne peuvent être que cette substance elle-même modifiée; la pensée, le vouloir ne sont point distingués de l'ame; c'est l'ame même pensant, voulant. Si les actes de cette substance sont spirituels, l'ame qui les produit doit donc être aussi spirituelle: & *vice versa*, si cette substance n'est conçue essentiellement spirituelle que parce que ses modifications le sont, ces modifications sont donc essentielles à sa spiritualité, elle est donc essentielle.

lement pensante, voulante, la pensée lui est donc essentiellement nécessaire pour assurer son immatérialité.

2^o. Le défaut d'idées, avant toute action des sens, entraîne infailliblement le défaut de désirs & d'amours, qui supposent toujours quelque connoissance, *ignoti nulla cupido*. Ainsi l'ame est, & doit être *tabula rasa*, par rapport aux uns, comme par rapport aux autres : l'ame est donc dans les premiers instans de son être, & avant l'action des sens, vuide de toute connoissance & de toute volonté. Le désir invincible d'être heureux ne lui est pas plus propre & plus naturel que les désirs particuliers qu'elle peut avoir. Ce désir n'est point une suite essentielle de sa nature, il ressemble à tout amour de tel ou tel objet particuliers, elle peut le laisser & y renoncer comme à tous les autres, consentir à n'être point heureuse, comme elle abandonne librement tel moyen de l'être, ce n'est plus chez elle un désir nécessaire, insurmontable, le fond même de son être. Qui ne voit que tout cela contredit visiblement un sentiment que nous sentons être inné en nous & indépendant de toute délibération de la volonté?

3^o Rien n'avilit plus l'ame, ne la dégrade d'une maniere plus ignominieuse que ce méprisable systême. Car si l'ame est sans connoissance & sans amour dans le premier instant de son être, elle se trouve alors réduite à la plus étrange stupidité, & à une stupidité qui forme son état propre, & une suite de sa création, une stupidité attachée à son être, à qui la pensée n'est nullement essentielle. Ainsi ce sera la nature même de l'ame, d'être brute, sans action, sans vie spirituelle, & incapable par elle-même de changer cette honteuse destinée, si les sens ne viennent à son secours ; elle y sera même éternellement condamnée, si les sens ne l'ébranlent pour réformer & perfectionner sa nature primitive. Car enfin quoique créée pour être unie à un corps, cette union n'est point une dépendance nécessaire de son être ; il demeure ce qu'il est par sa nature sans cette union, qui ne peut être que l'effet d'un décret arbitraire de Dieu, puisque l'ame & le corps sont deux substances tout à-fait distinctes : non-seulement l'ame pourroit exister sans être unie à une partie de matiere, mais elle en peut être séparée, & elle l'est tous les jours après une union

très-momentanée, & avant qu'elle ait tiré des secours de l'action des sens : elle demeure donc alors dans son inaction, sa stupidité naturelle. Quelle idée donne de l'ame, de cette émanation de la Divinité, de cet être si noble, si grand, si fécond dans ses vues, si infini dans ses desirs, un système aussi bizarre, aussi opposé aux notions les plus simples & les plus naturelles ?

4°. Une conséquence encore plus alarmante de ce système c'est qu'il ôte toute base, tout appui solide, aux vérités les plus essentielles. En effet supposez les idées innées, alors les regles primitives du bien & du mal, le discernement du juste & de l'injuste, les maximes du droit naturel, les premiers devoirs de la créature envers son auteur & ses semblables, ont été gravés dans l'ame de l'homme, par l'auteur de son être ; il les porte au dedans de lui-même, il ne peut pas plus s'en dépouiller que s'anéantir. Delà les remords de la conscience, & toute l'économie de la morale. Dans le système des idées originaires des sens, tous ces principes perdent leur certitude, & cessent d'être immuables & imprescriptibles : ils n'ont

d'autre appui & d'autre source que des impressions qui auroient pu être toutes différentes : Ce ne sont plus que des idées factices, des conventions arbitraires, des connoissances qui n'étant point attachées à la nature de l'homme, à son être primordial & essentiel, ne sont que des accidens qui peuvent éprouver des variations, suivant le tems, les pays, les circonstances.

J'ai observé qu'Aristote à qui on attribue ce système, que toutes les idées tirent leur origine des sens, n'a jamais eu cette pensée, dans le même sens que nos nouveaux Philosophes, qui ne l'ont point étudié & qui ne l'entendent pas.

Aristote distinguoit dans l'ame deux choses l'intellect actif, *νοῦς* & l'intellect passif, *φαντασία*, l'un spirituel, l'autre matériel. L'intellect actif, selon lui, étoit une émanation de la substance divine, & il reconnoissoit comme de raison, dans cette portion divine de l'ame des idées innées, immuables, éternelles : mais dans l'embarras ou il étoit de concilier cette doctrine, avec les erreurs dans lesquelles nous tombons, il imagina d'après Platon que cet intellect actif, détaché de la Divinité, contrac-

toit un absorbement & une ignorance universelle par son union avec le corps. Il ajoutoit que ce n'étoit que par l'action des sens, que ces idées innées se réveilloient jusqu'à un certain point, & que la méditation & le raisonnement nous faisoient éviter les erreurs que les sens y mêloient : à peu près comme dans un homme qui dort & qui ne peut faire usage de ses connoissances que lorsqu'il est réveillé & tiré de son assoupissement. Tel est le système d'Aristote, bien différent comme on voit, de celui de Locke & de ses copistes, qui supposent une ame très-intelligente, mais sans idées quelconques, sans amours, sans désirs, avant l'action des sens.

Eh ! comment les sens pourroient-ils avoir la moindre part à des idées qui n'ont absolument aucune relation avec eux ? L'idée de l'être souverainement parfait a-t-elle quelque analogie avec les sens ? L'idée de mon ame, de son existence, ces idées, *je pense, donc je suis, je doute si je pense, donc j'existe*, ne sont-elles pas totalement hors de la sphere des sens & ressembtent-elles en rien aux impressions qu'ils peuvent oc-

occasionner ? Est-il un objet sensible qui
 puisse exciter en nous la notion d'une
 substance immatérielle ? Il en est de même
 de ces notions purement intellectuelles
 de vérité, sagesse, justice, bonté, con-
 science ; on ne conçoit ces choses ni par
 la vue, ni par l'ouïe, ni par l'odorat ;
 & bien loin de venir du corps, &
 même d'en supposer l'idée, elles ne
 peuvent s'allier avec celle de la matière.
 Il est donc faux qu'il n'y ait rien dans
 l'esprit qui ne viennent des sens ou qui
 ne passe par les sens, ou qui ne soit
 excité par les sens. Il y a plus, dans
 les idées même qui viennent par l'en-
 tremise des sens, & dont ils peuvent
 être l'occasion il n'est pas vrai que l'âme
 les tienne d'eux, qu'elle *les puise à*
cette source, suivant l'expression de la
 Thèse, & rien dans les idées ne res-
 semble à ce que les sens peuvent pro-
 duire, aux impressions qu'ils peuvent
 éprouver ou faire naître. Les corps ex-
 térieurs en agissant sur les organes ne
 peuvent donner à l'âme, ni sensations,
 ni idées, ne pouvant donner ce qu'ils
 n'ont pas eux-mêmes. Ils peuvent en
 devenir l'occasion ; mais ni les percep-
 tions sensibles ne naissent de l'ébran-

lement des organes, ni les idées intellectuelles des perceptions sensibles ; parce que le moins ne sauroit produire le plus. Ces sensations, ces idées pures, sont autant d'opérations d'un fond intelligent, autant de modifications de notre substance pensante ; elles appartiennent à sa nature, où Dieu même les a gravées en la formant, en sorte qu'il est impossible qu'elles viennent par le canal des sens, qu'elles naissent des impressions faites sur les organes ; ajoutons même qu'elles sont antérieures à ces impressions : ainsi l'idée du cercle, par exemple, peut être réveillée par la vue d'un cercle matériel, mais je n'applique au cercle matériel cette idée, que parce que je l'avois auparavant. Si sans avoir cette idée, je voyois un cercle, jamais cette sensation ne pourroit m'en donner l'idée. De même dans le moral, je vois un fils tuer son pere, dont il n'avoit reçu que des bienfaits, & un autre lui rendre tous les respects qu'il lui doit : j'apperçois ces différens traitemens par les sens, & je juge que celui qui tue son pere, commet un crime abominable, & que l'autre remplit un devoir essentiel de la nature ;

ce discernement du bien & du mal vient-il de mes sens? Il est évident que non, ils ne me présentent qu'un homme tué par un autre, qui pourroit l'être justement. Ce jugement est donc une idée totalement étrangère aux sens, une idée pure de la justice & de ce qui lui est opposé; idée gravée dans le fond de mon ame, comme dans celles de tous les autres hommes, idée aussi ancienne que le monde, qui se trouve dans les plus petits enfans comme dans les hommes formés; avec cette différence que les enfans ne l'apperçoivent que quand ils sont en état d'user de leur raison, de même qu'un homme qui dort ne perd pas pour cela ses idées, quoiqu'il ne les apperçoive distinctement que lorsqu'il veille.

Laissions donc ces chimères (aussi opposées à la bonne métaphysique qu'à la révélation) d'idées que l'on puise dans les sens, totalement incapables d'en donner; & comprenons mieux la dignité de notre ame, essentiellement pensante, renfermant dans son sein des idées nées avec elles, inséparables de son être, des idées universelles, tellement naturelles à l'homme que les pré-

jugés, les tems, les mœurs, les loix particulieres ne peuvent les faire varier, ni en détruire la vérité.

Il est assez étonnant qu'un esprit aussi subtil que Locke n'ait pas saisi ces vérités; mais il ne l'est point que son autorité ait ensuite entraîné tant de sectateurs; parce qu'on en trouve la cause dans le libertinage même du siècle, & dans l'analogie de certains principes du Philosophe Anglois avec l'impiété, que ses principes favorisent par des conséquences que lui-même n'admettoit pas. Aussi les vrais connoisseurs en Métaphysique, même ses compatriotes rabattent-ils fort de l'idée qu'on a voulu donner de ses connoissances en ce genre, & mettent à cet égard Cudvorth, King, Clarke, Borkeley, Leibnits, beaucoup au-dessus de lui.

Vos Professeurs croiroient-ils être moins Philosophes s'ils préféroient en philosophie des systêmes, je ne dis pas seulement plus raisonnables, mais plus conformes aux principes révélés? Par quelle bizarrerie de toute la Philosophie péripatéticienne qu'ils affectent de tant mépriser, ne retiennent-ils que cet axiome plus absurde que tous les autres;

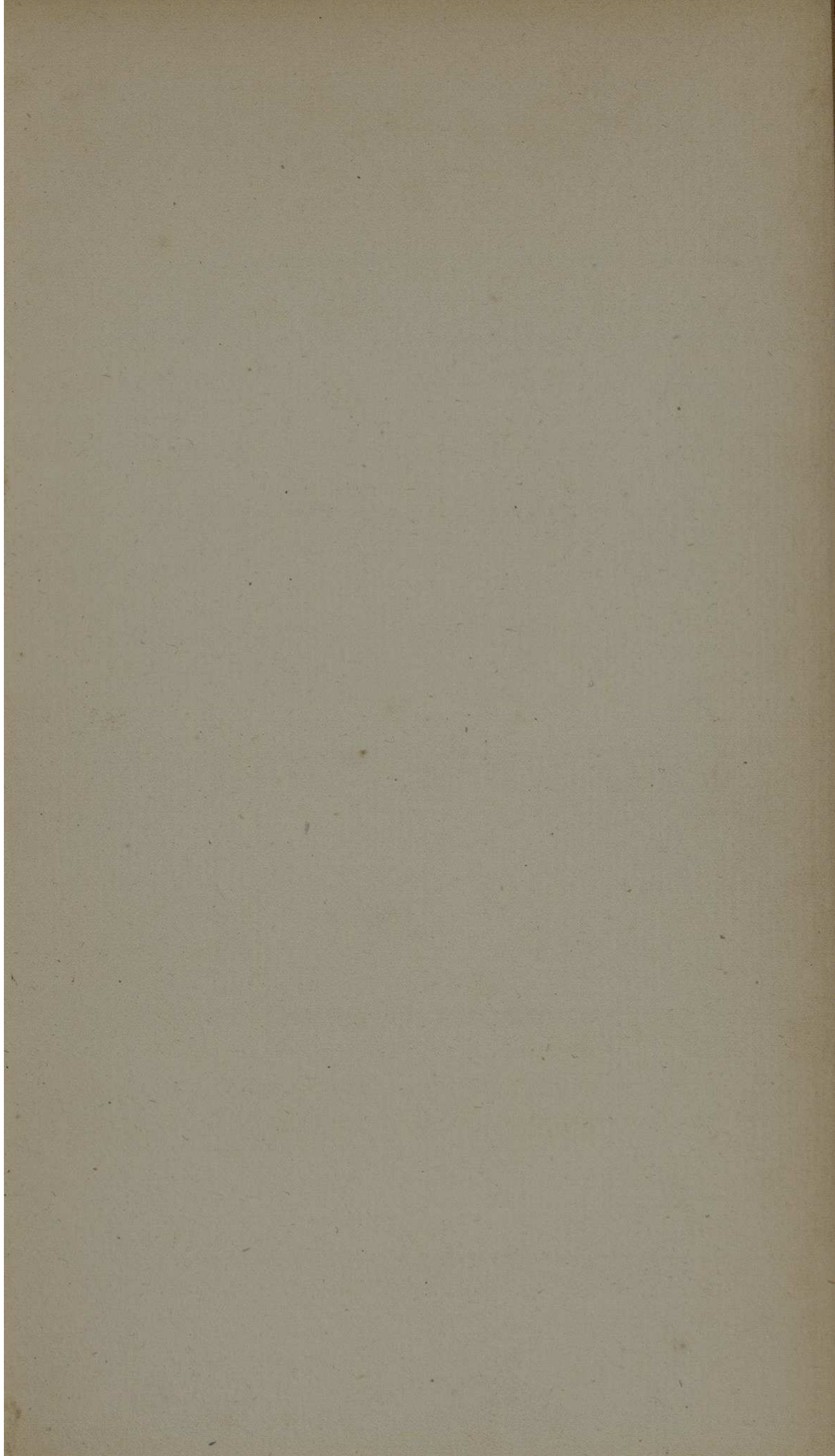
que rien n'est dans l'intelleçt qui n'ait été auparavant dans le tems ? Est ce qu'ils ne sentent pas combien cette affectation peut rendre suspecte leur croyance religieuse ? Y tient-on bien fortement , quand de deux manieres d'envisager un objet , on choisit celle qui favorise le plus le Matérialisme & compromet la spiritualité de l'ame ? Je n'ai garde d'accuser le sieur Lange d'adopter le moins du monde d'aussi funestes conséquences ; mais il devrait les voir , les craindre , les faire craindre à ses élèves , les prémunir contre des opinions qui y conduisent. Et vous , Monsieur , avez contracté par votre élévation à la premiere magistrature de l'Université , l'obligation de veiller aux leçons qu'on y donne , aux principes qui s'y introduisent , pour empêcher que l'enseignement public ne se corrompe. Déjà les plaintes à cet égard sont très-multipliées : beaucoup de parens ne souffrent plus que leurs enfans prennent des leçons de Philosophie dans l'Université. Quelle honte pour elle qu'il faille trouver dans son sein des dangers contre lesquels elle devrait elle-même prémunir ! C'est à vous , Monsieur , à

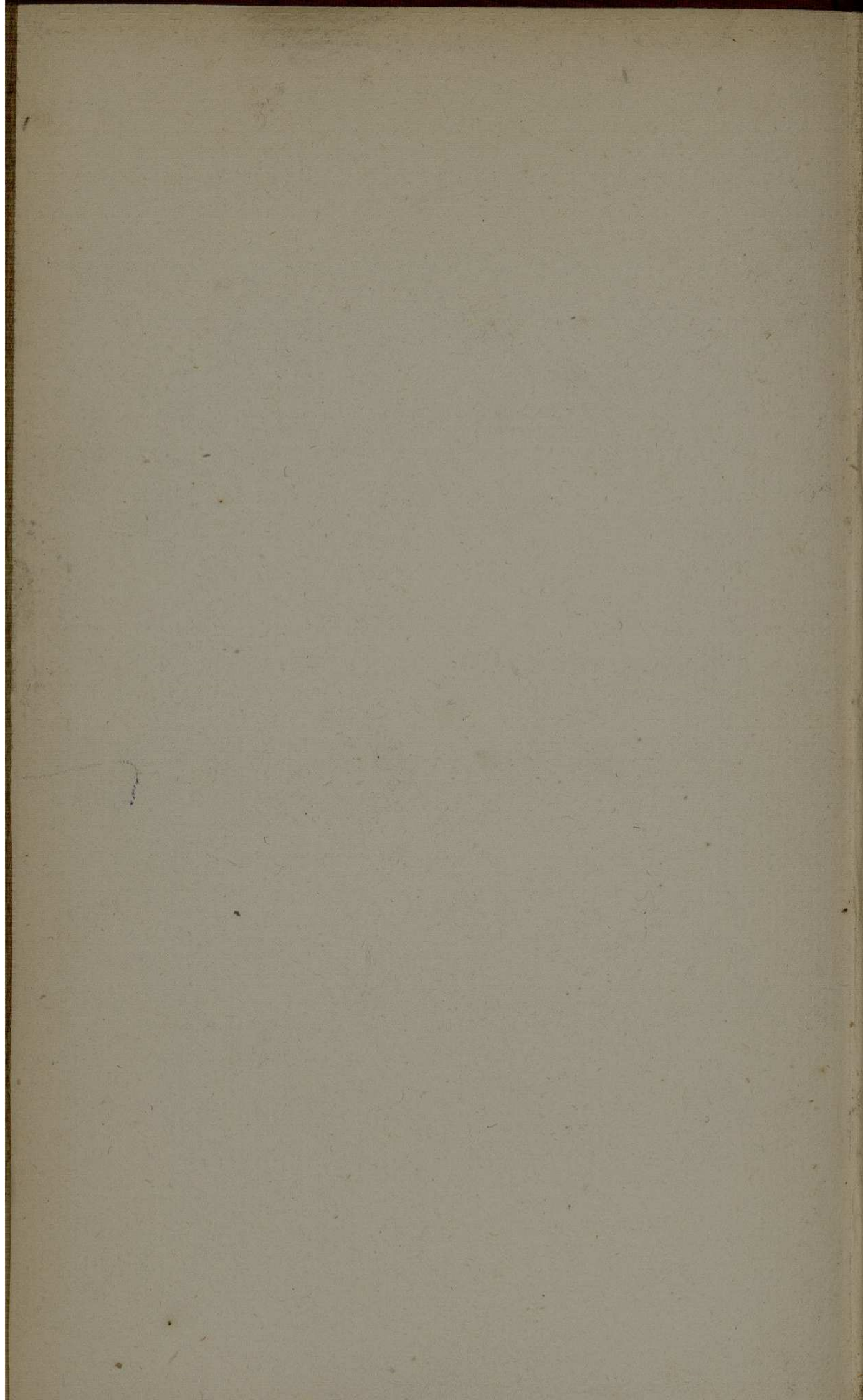
prendre des moyens efficaces pour que le mal ne devienne pas plus grand & plus irrémédiable. C'est le but que je me suis proposé dans cette lettre. Je ne connois point le sieur Lange, & ne peux avoir de préventions contre lui : mais sa These m'a révolté ; & j'ai cru devoir au bien public , à l'honneur même de l'Université , de réveiller l'attention des Chefs sur ses écarts.

Je suis avec respect.

Ce 25 Juin 1784.









DÉNON
CATION
D'UNE
THÈSE
&c.

1784

U

133